

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827
Publiée par le Times-Picayune Publishing Co. au Times-Building, 1000 Poydras Street, Nouvelle-Orléans, La.
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.
En Louisiane et au Mississippi, par an \$3.00
Pour les Etats-Unis, un an \$5.00
Par mois \$0.50

Impressions d'Allemagne

LEUR PAIX FRAICHE ET JOYEUSE

Berlin, janvier 1923.

Dans le train qui m'emène vers l'Allemagne, le souvenir des événements de ces quatre dernières années s'impose à moi avec une intensité qui s'accroît sans cesse. Le traité de Versailles m'apparaît réduit à quelques têtes de chapitres: réparations, promesses solennelles de l'Allemagne vaincue, aveux des Allemands se reconnaissant coupables d'avoir déchaîné sur le monde le plus terrible fléau que l'on ait jamais connu. Les innombrables conférences viennent ensuite, marquant toutes une diminution de nos droits. Je revois l'Angleterre, l'Amérique plaidant directement ou indirectement la cause de l'Allemagne, évoquant à nos yeux le désastre de ses finances, la misère profonde de son peuple.

Dans quelle détresse doit être cette nation qui, après avoir mis sa signature au bas du terrible aven de 1918, se déclare incapable, faute de ressources, de tenir ses engagements solennels! A défaut de remords, vais-je trouver chez les Allemands le regret profond d'avoir été les artisans de leur propre déchéance? Les foules auxquelles je vais me mêler seront-elles recueillies et graves, les visages que je vais examiner seront-ils tristes et douloureux?

Or, depuis quelques semaines j'ai observé, écouté, avec le désir ardent de me former une opinion impartiale, et j'apporte aujourd'hui, très simplement, mon témoignage. Je vais dire, comment j'ai vu vivre le peuple allemand, quelle idée je me suis faite de sa mentalité, de son activité industrielle et commerciale. Sans avoir la ridicule prétention de découvrir l'Allemagne, je veux me borner à soumettre à mes concitoyens des éléments d'appréciation qui, dans les circonstances où nous sommes, peuvent ne pas être tout à fait inutiles.

Dans toutes les villes que j'ai traversées, les conditions d'existence, les habitudes, les mœurs, sont sensiblement les mêmes qu'à Berlin. On est cependant mieux placé là que partout ailleurs, pour rater le pouls de l'Allemagne, parce que le champ des investigations est plus vaste et les éléments de comparaison plus nombreux.

Dès la sortie des gares, et quel que soit le quartier où l'on se trouve, on est frappé de l'animation qui règne dans les rues. Peu de voitures, quelques tramways, mais une circulation intense de piétons. A toutes les heures du jour, il semble que le peuple entier soit descendu sur la voie publique. Tous ces gens, bien vêtus pour la plupart, s'en vont d'un pas alerte et décidé, à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Tel est le premier contact avec la foule berlinoise. Nous la retrouvons aux heures des repas, de l'apéritif ou du concert, dans ces salles immenses qui sont les restaurants à bière, les restaurants à vin, les hôtels gigantesques et magnifiques, où règne un luxe incomparable comme l'Adlon, l'Esplanade, le Bristol, le Kaiserhof, l'Eden, l'Excelsior. Nous la retrouvons dans ces restaurants de nuit qui sont des dansings le Palais, Mascotte, le Meinroth, le Bar, le Berna, le Mercedes, le Faun, le Libellé, le Maxims, le Barrack Palais. Nous la verrons dans les cinémas immenses, où l'on donne deux séances de 6 heures à 10 heures du soir, et où il faut retener ses places; dans les music-halls où l'on dine en regardant les cirques remplis d'une foule de gens de condition moyenne, et où les entrées, contiennent deux à trois mille marks.

Tous ces établissements ressemblent en plus grand, à ceux que l'on peut trouver dans d'autres capitales; mais voici qui est bien allemand c'est le "Frou-Frou": le "Palais der Friedrichstrasse", maisons de boxe pour femmes (Internationale Damen-mockämpfe). Sur un ring improvisé, dans une salle qui tient du café-concert et de la brasserie, une vingtaine de femmes courtives et la poitrine à l'air, sont alignées. Si l'on en croit le speaker qui les présente, il y a là des Hongroises, des Autrichiennes, des Tchéco-Slovaques, des Russes, des Polonaises... et aussi des Allemandes. Est-il besoin d'ajouter que c'est toujours l'Allemand qui, aux applaudissements et aux "hoch" frénétiques de l'assistance, sort victorieux du tournoi?

Il serait pourtant injuste de tirer de ce fait cette conclusion que les Allemands professent, dans leur ensemble, un culte exagéré pour la femme. Un vice, dont on ne peut parler qu'avec une extrême réserve et qui a toujours été en faveur de l'autre côté

LE ROI ET LA REINE DU CARNAVAL DE 1923



La Reine Mlle. Emily Havne

Le Roi F. W. Evans

du Rhin, s'est développé depuis quelques années dans des proportions incroyables. Ses adeptes ont leurs salles de réunion et leurs cercles (car tout est organisé dans ce pays de la méthode); ils publient, pour défendre leurs revendications, un journal qui est intitulé: "Die Freundschaft" (L'Amitié tout simplement) et que j'ai vu accroché dans les kiosques à côté de certains journaux dont les rédacteurs flétrissent l'immoralité française.

La lecture de cette feuille, à l'envers, est effrayante. Le cas dont il s'agit est exposé et discuté sérieusement, comme une thèse philosophique, dans de longs articles où s'étale cette misère grave et prétentieuse, si particulière aux Allemands.

C'est à la lumière de pareils faits qu'apparaît l'abime qui sépare leur mentalité de la nôtre. Ce peuple est véritablement désolé, désorienté. Il se meut dans une étrange atmosphère de travail assidu et de plaisir exagéré, où tout semble être organisé à la fois pour le labeur et pour la fête. Le soir, il dépense en amusements ce qu'il a gagné en travaillant tout le jour.

Comme ces foules joyeuses qui se pressent dans la Friedrichstrasse et dans l'Unter den Linden semblent loin de la guerre, de ses horreurs et de ses conséquences! D'anciens soldats mutilés tendent la main au coin des rues; des aveugles, coiffés de la petite casquette grise que nous connaissons si bien, tournent la manivelle d'un orgue de Barbarie; personne ne fait attention à ces troubles-fête.

Plus j'examine ce peuple allemand, plus je constate qu'il est formé d'éléments totalement contradictoires. Je l'ai vu à la fois travailleur et frivole, appliqué au labeur et ardent au plaisir, passionné pour les affaires et pour la débauche. Je vais le voir maintenant dans deux circonstances, à quelque jours d'intervalle, cette diversité de sentiments se manifestera de la façon la plus significative.

C'est d'abord le jour de Noël, le seul peut-être de l'année où les Allemands restent, chez eux, tous les établissements publics ayant, sans exception, fermé leurs portes. Autour du sapin traditionnel qui se dresse dans chaque appartement, les familles rassemblées communiquent dans une sorte de mysticisme collectif et pour ainsi dire officiel, en chantant de vieux lieds et en mangeant de lourdes pâtisseries peinturlurées de couleurs violentes. Pendant vingt-quatre heures, on donnerait vraiment à tout ce peuple le bon Dieu sans confession.

Mais voici le 31 décembre, et le décor change. Les appartements sont désertés tandis que les établissements publics sont envahis par une multitude avide de boire, de manger et de danser jusqu'au matin. Inutile de s'y présenter si l'on n'a pas retenu sa place depuis huit jours au moins.

Le me rends à l'hôtel Adlon le 27 décembre; il y a déjà neuf cents couverts retenus. J'ai la curiosité d'y retourner le 31 décembre à 10 heures du soir et j'y trouve quinze cents convives, les hommes en habit ou en smoking, les femmes couvertes de perles et de diamants. Sur chaque table il y a trois, quatre, cinq, jusqu'à dix bouteilles de champagne, contenant chacune 25000 à 30000 marks. Quatre orchestres jazz band jouent sans discontinuer et, vers minuit, j'ai l'impression très nette que l'orgie bat son plein.

Je visite rapidement plusieurs bals de premier, de second et de troisième ordre et je retrouve par tout le même spectacle. Ces fêtes excitées ne sont donc pas seulement les profits ou les nouveaux riches.

ils appartiennent à toutes les classes sociales. Quant à la proportion des étrangers qui fréquentent les établissements publics, elle ne dépasse pas 25%.

Ce premier coup, d'œil jeté sur le peuple allemand m'a laissé une véritable impression de malaise. Ce n'est pas ainsi que je le voyais à distance, à travers les déclarations de son gouvernement et les écrits de ses journalistes. —Felix Gaborit, Député de Seine-et-Marne

FAMILLE D'UN SOIR

Ah! cette guerre... Le cœur de ceux qui y prennent part me rappelle l'ampoule Reintgen de l'appareil à radiographie. Dans son vide apparent, ne cessent d'éclater de merveilleuses étincelles. Vous allez en juger.

Lorsque le 9e baladin eut été chassé par nous, du village de Hautmont, vous pouvez croire qu'on rit large. On était victorieux et on avait devant soi quelques bonnes heures pour dormir! En un clin d'œil, on devoula les sacs dans la cagna qui nous était désignée. Une demeure princière! Presque un toit, des boîtes de paille, une lanterne en corne!

Ah! ce que ça sentait bon la campagne... Trop bon... Des copains songèrent au pays et le bordel lui prit. Vous saisissez?... l'assulte de l'esprit et du corps... mélancolie... regret d'être loin de ceux qu'on aime... crainte de ne pas les revoir de longtemps...

On fit alors ce que l'on fait en ces moments. Il semble que l'on se blottisse dans son propre cœur ou l'on a mal. On s'isole; on griffonne des lettres sur ses genoux. J'estimai qu'il fallait réagir. A certaines heures, une diversion est une véritable victoire sur soi-même. Ce n'est pas dans la théorie, mais les hommes doivent être gais, j'annonçai:

"Allons, joliss! qui n'aime me suivre... Puisqu'on a eu la veine de venir gratis dans ce patelin, profitons du voyage que l'autorité militaire nous offre. Visitions les pays".

Quatre troupiers se levèrent. A peine dehors, je regrettais de les avoir attachés à leurs chevaux, si décevants qu'ils fussent, pour les mettre en contact avec une réalité plutôt poignante. Notre artillerie avait travaillé par là. Habitations éventrées... murs écroulés... Un tremblement de terre n'aurait pas mieux réussi. Je ne souffrais pas que cette résolution nous gagnât. Je trouvai le joint. Je proposai une partie de cache-cache. Dans le fond, nous sommes tous des gosses; on accepta une proposition d'en thousiasme, et nous voilà, blottis dans des trous, disparaissant dans les débris, narguant les vaines recherches de la "meute".

Alors, m'arriva une aventure, jolie et mélancolique, à la fois. Contre l'écaille, comme un oiseau près du nid, se trouvait une maisonnette échappée par miracle à l'ouragan. Excellent coin où l'on ne me découvrirait pas! Je pouvais la porter. Ma surprise fut extrême. L'endroit était habité! Au rez-de-chaussée, une femme donnait le sein à un bébé. Trois autres m'ignards se tenaient auprès d'elle. Tous, ils me regardèrent avec des yeux écarés. J'entrai en matière par une absurdité:

"Vous êtes là?"

La paysanne sourit:

—Mais oui... Que voulez-vous? Mon mari se bat. On est ne ici. On y est mieux qu'ailleurs. La mort même y serait plus douce. S'en aller... Où?... On savait que vous n'étiez pas loin que les uhlands ne resterait pas. On c'était caché dans la cave, comme des rats. On reapparaît, puis, que vous êtes venus.

Elle s'adressa aux petits.

—Zizi, Benjamin, Lolotte, risette au militaire. Il est comme votre papa.

Déjà, j'étais assis et j'avais un gamin à cheval sur chaque genou. J'avais oublié la partie engagée pour chasser le cafard de l'esprit de mes gars.

Ah! l'exquise soirée que je passai... Je songeais aux mouchetons que je pourrais avoir et mon petit monde ne tarda pas à me considérer comme un vieil ami. J'en aurais jamaîs cru que la turbulence des enfants eût des charmes pareils. La maniaque riait aux éclats, d'un bon rire de joie retrouvée, et sa gaieté vibrait en moi comme cloches de l'Église.

Déjà, combien de temps oubliais-je? Il devait être au moins sept heures, car l'air fraîchissait.

Tout à coup, je fus tiré du paradis par une sonnerie de clairons bien connue. On évacuait le village... Vous vous doutez de l'angoisse avec laquelle je laissai ma famille d'un soir. J'engageai la maman à me suivre, sans trop me rendre compte comment et où je renouvrais à la mettre en sûreté. Mes tentatives furent vaines. Sa confiance en la destinée était si puissante que, ma foi! j'arrivais à la partager.

Au revoir!... A bientôt!... criaient-ils encore, alors quelle ne pouvais plus m'enferrer.

Au revoir!... Où?... Sans doute à la réunion définitive des Braves gens. La musique en "tue majeur" avait commencé. Orchestre naturel de charlatans, les marmittes boches accompagnant de coups de grosse caisse. Comme les dieux de l'Olympe, on s'évanouissait dans la fumée. Le régiment rageait d'avoir perdu l'espérance d'une nuit de tranquillité. Aussi, la contre-attaque, de suite commandée, ressembla-t-elle à un bond de lions. On se réinstalla de nouveau à Hautmont, définitivement. Les obus qui tombaient à présent au-dessus de nos têtes crachaient sur l'ennemi en déroute. Nous étions re-devenus les maîtres de ce coin de notre pays.

Comme s'il s'associait à notre triomphe, jamais le ciel n'avait été plus pur, plus lumineux... Oh! y aurai-t-elle dénombré autant d'étoiles qu'aux temps de nos vaillants généraux...

Mais la maisonnette qui m'avait hospitalisé, ils l'avaient brûlée... Et mes mouches, je peux dire mes mouches, n'est-ce pas?... Où étaient-ils?... Sous quelles pierres?... Quelles ruines?... Je n'en sais rien... Je n'en veux rien savoir... Il vaut mieux que je conserve quelque incertitude à l'égard de leur destinée. Nous vivons à une époque et dans des circonstances où les minutes ont la valeur de l'éternel. Ces enfants, il a suffi qu'un court instant ils soient miens pour que, dans l'âme, je porte toujours leur deuil. N'est-il pas préférable qu'aux heures sombres j'aie la ressource d'y échapper en me disant: Qui sait?... Ils sont peut-être sauvés... —David Cavalier.

MGR FILIPPI A WASHINGTON

Washington.—Mgr. Filippi, délégué apostolique qui a été expulsé du Mexique il y a quelques semaines, a déclaré dès son passage à la capitale qu'il n'avait jamais pris part à aucune manifestation politique, et qu'il ne comprenait pas les mesures prises contre lui par les autorités mexicaines. Mgr. Filippi doit se rendre à Rome, où il rendra compte au Pape de ce qui s'est passé au Mexique, et fournira au pontife des détails sur l'attitude de l'Église dans laquelle il a

La Dame qui Cherche du Charbon

A Mme. Marcel Louis.

—Chauffeur à la Société des charbons, rue de Châteaudun.

Le chauffeur incline la tête et honore la jeune femme d'un regard bienveillant. Une chic cliente, cette petite Madame, si fraîche dans sa pelisse de loutre! Et lui ouvrant la portière, il lui dit, aimable:

—Ah! oui, du charbon! C'est ce que ça fait froid, ce matin. Encore 80 au-dessous!

Mag dit un "oui" distrait. Elle n'a plus qu'une pensée, trouver du combustible; car la concierge vient de lui faire savoir que, vu la neige d'hier, le charbon attendu n'est pas arrivé, et, dans quelques heures, le calorifère va s'éteindre, faute d'aliment.

Mag, aussitôt, s'est affolé pour ses deux petits, Bob et Miché, dit Miché; et, vite, elle est partie en quête d'un combustible quelconque. Pour l'instant, ils ont encore chaud, car elle a donné l'ordre de mettre en branle les radiateurs à gaz, au grand émoi de Mariette—la femme de chambre.

—Mais madame oublie donc qu'elle est taxée?

—Non, Mag ne l'oublie pas. Mais elle n'en a cure. Elle a un mois devant elle pour encourir les foudres de la Compagnie. Arrive que plante! Si elle est mise en pénitence, sans gaz, eh bien! elle ira à l'hôtel pendant des jours. C'est très simple! L'auto s'arrête. Mag saute à terre et s'engouffre sous la grand'porte où balaise une concierge plantureuse.

—La Société des charbons... Les bureaux sont fermés, madame, depuis hier... Le charbon n'est pas arrivé... Alors, vous comprenez...

Oui, Mag comprend. Pourtant elle insiste, d'instinct.

—Puisque je vous dis que les bureaux ils sont fermés! répète sévèrement la grosse femme. Allez voir ailleurs!

De toute évidence, il n'y a pas autre chose à faire. Mag cherche sur son carnet les adresses prises au hasard et en donne une au chauffeur.

Un immense chantier! Mag renait à l'espoir... Heilà! les hautes grilles sont fermées, et, derrière, circulent des employés affairés et omnipotents, conscients de leur importance. Devant, des groupes transis qui prétendent disperser un agent de mine paternelle.

—Ma petite dame, la distribution est finie pour aujourd'hui! Peut revenir demain à 7 heures! expliçt-il à Mag.

—Mais je viens pour une commande...

Elle s'approche de la grille... Aussitôt, tel l'ange biblique gardien de l'Eden, aussi terrible, mais moins beau, surgit un petit homme, hirsute et rageur, le concierge:

—Nous ne prenons pas de commande. Vous pouvez vous en aller. Mag est exaspérée de ce ton. Mais digne, elle ne répond pas et murmure:

—Il faut chercher ailleurs!

Mais voici que partout c'est la même chose; des gens nerveux, dont l'air est celui d'un hérisson, des grilles closes, des pancartes décourageantes qui s'obstinent à attendre...

—Que faire? pense Mag, que son chauffeur suit d'un œil navré. Lumineuse, une idée traverse son cerveau. Sa tante, la chanoinesse, se glorifiait hier même de ses provisions abondantes. Il faut recourir à elle!... Vite au téléphone. Et Mag se fait arrêter devant un bureau de poste. Elle trépegne d'impatience en attendant la communication.

—Allô... Allô!...
—C'est moi, ma tante, j'ai la voix forte de la chanoinesse.

—C'est moi, Mag!... Je viens vous demander un petit service, ma tante. Je suis sans charbon... Voulez-vous me céder un peu du vôtre?

—Te céder du charbon!... Oh! ma petite, mais ce n'est pas possible... J'ai juste ce qu'il me faut... Ma provision a bien diminué par ce froid terrible... Je regrette...

—Moi aussi!... interrompt vivement Mag. Pardon de vous avoir dérangée, ma tante.

Pour la première fois, Mag se sent froid au cœur, elle a froid... Elle regarde sa montre. Midi! Il faut rentrer voir ce que deviennent les petits, et elle donne l'ordre de retour.

Machinalement, elle regarde la rue, où la belle neige immaculée de la veille s'est transformée en un affreux gâchis. Devant une grande porte, des hommes noirs déchargent des sacs... La tentation bondit au cœur de Mag. Elle fait arrêter l'auto, descend et, avec un délicieux sourire, interpelle un des charbonniers qui reprend haleine:

—Vous avez beaucoup de sacs, voulez-vous m'en céder un?... Vous seriez si aimable!...

Le garçon a quelque vingt ans, et il regarde Mag, séduit et embarrassé. Il se tourne vers son compagnon, un vieux, celui-là, lui marmottant quelques mots. Mais le vieux est incorruptible, et, du haut de ses sacs, il répond carrément:

—Ma petite mère, ça n'est pas pour vous ennuyer; mais, vrai! nous ne pouvons rien pour vous! Nous irions en prison!

Il en a l'air si convaincu que Mag n'insiste pas. Dieu qu'elle se sent désolée, et que son mari est loin, là-bas, dans les tranchées!

Elle rentre. Mariette annonce:

—La cousine de Madame, Mme Angèle, est venue. Je lui ai raconté que Madame courait au charbon...

Cette cousine-là aussi a des provisions, mais cinq mouches! Mag ne voudrait pas recourir à elle...

Mariette continue, éplorée:

—Madame ne sait pas que le gaz a gelé! Et le calorifère est éteint! Allons, le mal est complet! Que faire des "petits" pour qu'ils n'aient pas froid? Le vaste logis devient glacial...

Vite, le déjeuner fini, elle-même les emmène courir dehors, ou souffle une bise aigüe qui mord les petites joues rondes. Instinctivement, elle a pris la rue dans laquelle, le matin, elle a vu un grand chantier. Une queue s'allonge vers les portes, entr'ouvertes, celles-là!

Une brusque impulsion l'emporte.

—Tant pis! moi aussi je vais faire la queue! Il faut en finir...

Et blottissant sous sa pelisse de fourrure Bob et Miché, amuses, elle se mêle à l'humble foule, patiente.

Mais elle, l'est beaucoup moins. Des minutes!! et encore des minutes! Pas de minute! Elle a les pieds gelés; et les enfants, que gagne le froid, commencent à pleurer. Faut-il partir?... Pourtant, elle est si près de la terre promise!... Une voix s'élève:

—Il n'y a plus de sacs! La distribution est finie.

Des murmures s'élèvent. Alors, résolument, Mag franchit la porte encore entrebâillée, se trouve nez à nez devant la distributrice, et d'un élan elle dit:

—Madame, vous avez peut-être des enfants?... Voyez, les miens sont glacés; ils pleurent de froid! Je vous en supplie, faites-moi donner un sac!

La femme la regarde une seconde... regarde Bob et Miché, pitoyables... Puis, avec un sourire, elle commande:

—Apportez cinquante kilos à Madame. Et Mag repart rayonnante, suivie de son charbon.

Mariette la reçoit, épanouie, elle aussi:

—Madame, une bonne nouvelle! Mme Angèle est revenue apporter des boulets de sa provision, pour que les enfants et Madame ne s'enrhument pas!

—Sauvés!... Enfin!... pense Mag qui rit avec des yeux tout à coup pleins de larmes. —André Ardel.

LITTÉRATURE ET CONTRE-BANDE

Qui ne sait l'indomptable ténacité du gouvernement des Etats-Unis à faire respecter la loi de prohibition des vins et spiritueux? Mais qui se doute de l'ingéniosité, des ruses auxquelles recourent ceux qui entendent l'enfreindre, vendeurs ou clients?

Voici l'une des dernières inventions, vraiment originale.

Le service de répression avait fouillé en vain un bâtiment qui venait d'acoster. Rien de suspect à bord. Tout était en règle. Cependant, par hasard, on regarda de nouveau d'un peu plus près, un ballot de livres et l'on aperçut que ces volumes, reliés en cuir, portant ce titre: les "Quatre hirondelles", un roman de J.-B. Corn, étaient en réalité des récipients remplis d'alcool, chaque exemplaire contenant quatre petites fioles du précieux liquide.

Ce qui est à noter, c'est que le titre en anglais: "Four Swallows" (les "Quatre hirondelles"), signifie aussi quatre gorges, quatre consommations, allusion-ironique, jeu de mots amusant qui n'est pas, néanmoins, sans avoir servi de prétexte à la liqueur à l'index.

Faits Divers

La France et la Belgique sont complètement d'accord sur les mesures à appliquer à l'Allemagne.

La situation entre les Turcs et les alliés est toujours incertaine et alarmante. Les Turcs ne semblent pas vouloir de la paix sans gagner leur cause. L'attitude des représentants du gouvernement d'Angora fait croire qu'un traité ne sera pas signé avant longtemps.

La résistance des allemands dans la Ruhr force les autorités franco-belges d'agrandir la zone d'occupation.

Les troupes françaises de la Ruhr ont effectué une avance générale, occupant sept autres villes, et poursuivant leur invasion jusqu'aux portes de Rederswald.

Un nombre des publications américaines qui soutiennent la politique française des réparations figurent des importantes revues comme "Outlook", "Literary Digest" et "Independent".

Paris.—M. Millerand partagera avec Louis XIV, Louis XV, le président du Directoire, la Réveillère-Lépeaux, Louis-Philippe et le maréchal-président de MacMahon, le rare privilège de recevoir une édition nouvelle du dictionnaire de l'Académie.

New-York.—Les docteurs Frederick I. Gates et Peter K. Oltiki, deux bactériologistes de l'Institut Rockefeller, ont découvert, paraît-il, le germe de l'influenza. Cette terrible maladie pour laquelle on ne connaissait pas de remède souverain, pourra ainsi être écartée.

Moscou.—Le conseil des commissaires a décidé, par mesure économique de permettre la fabrication et la vente des liqueurs contenant vingt pour cent d'alcool. Des droits exclusifs pour la fabrication des spiritueux seront accordés aux fabriques de l'Etat.

Londres.—Une étrange société secrète qui porte ce nom: "La Croisade", est à se former, en Angleterre. Elle ressemble, sous certains points au Ku Klux Klan et au fascisme italien. Le but avoué de la société est de faire renaitre l'esprit qui régnait au temps des croisades.

D'après une déclaration récente de Mussolini les mesures sévères prises par la France et la Belgique dans la Ruhr sont destinées à empêcher les industriels italiens de manquer de charbon. Le premier ministre italien ne manque ni de prudence ni d'habileté. Et sa sympathie pour la France est bien visible.

Essen.—Dans les cercles officiels allemands, le bruit court que l'Angleterre aurait l'intention d'occuper Hambourg et Brême. Une telle action, suivant l'opinion allemande, viendrait renforcer la puissance continentale de la France.

Paris.—M. Porter, président de la Commission des affaires étrangères de la Chambre des représentants, aux Etats-Unis, a parlé ainsi: "Il n'y a pas lieu de donner suite à l'appel des ouvriers allemands contre l'occupation de la Ruhr, les membres du congrès considérant généralement la France dans son droit, en occupant la région de la Ruhr".

M. Gompers, président de la Fédération américaine du travail, a rappelé la nécessité de réparer les dommages subis par la France.

Le "New-York Times" dit que les ouvriers allemands devraient s'adresser à leur gouvernement pour l'obliger à négocier avec les Français. Il rejette sur le gouvernement allemand qui ordonna des grèves, la responsabilité de la situation dont la population pourrait souffrir.

Paris.—Dans un discours prononcé au banquet annuel de l'Association des journalistes républicains, M. Poincaré, président du conseil des ministres, a montré qu'il n'y avait, dans l'action de la France, dans la Ruhr, aucune arrière-pensée de conquête. Il a dit: "Nous voulons deux choses seulement: être dédommages pour nos ruines et n'être plus attaqués dans la Ruhr comme sur le Rhin. Nous ne cherchons rien de plus, mais nous entendons l'obtenir".

Paris.—M. Sarraut, ministre des colonies, qui est revenu de Saint-Pierre-Miquelon, a dit la joie manifestée par la population de ce pays, lorsqu'il a confirmé la nouvelle que la France ne consentirait jamais à vendre ses colonies.

Dans un discours prononcé à Liège, M. Jaspars, ministre des affaires étrangères de Belgique, s'est exprimé ainsi: "La France a sacrifié à l'intérêt commun son plus légitime intérêt". L'Allemagne a manqué à toutes ses obligations. Ni la France, ni la Belgique ne quitteront les territoires occupés avant que l'Allemagne ait fait face à toutes ses obligations.